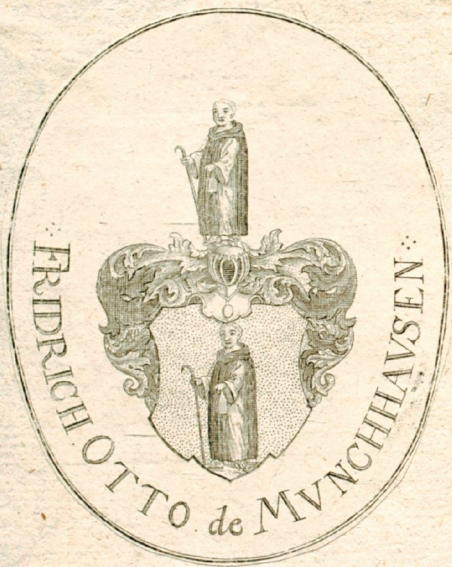




*Beut*



# GIPHANTIE.

SECONDE PARTIE.



A BABYLONE.

---

M. DCC. LX.

ALPHABET

SECONDE PARTIE

A BABYLONNE

M. DC. CC. LXX.



---

# T A B L E

## DES CHAPITRES.

---

### SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I. <i>Le Repas.</i>	page 1
CH. II. <i>Les Pepins.</i>	16
CH. III. <i>Le vieil Amour.</i>	21
CH. IV. <i>Les Greffes.</i>	29
CH. V. <i>La Volupté.</i>	38
CH. VI. <i>Jeunesse perpétuelle.</i>	44
CH. VII. <i>Les Démangeaisons.</i>	53
CH. VIII. <i>Les Compensations.</i>	67
CH. IX. <i>Nil admirari.</i>	72
CH. X. <i>L'Arbre fantastique.</i>	80
CH. XI. <i>Les Prédications.</i>	89
CH. XII. <i>Le Système.</i>	101.

T A B L E.

CH. XIII. <i>Epître aux Euro-</i> <i>péens.</i>	126
CH. XIV. <i>Les Maximes.</i>	141
CH. XV. <i>Les Thermomètres.</i>	147
CH. XVI. <i>Les Lentilles.</i>	155
CH. XVII. <i>Chemin sous</i> <i>terre.</i>	164

GIPHANTIE.



# GIPHANTIE.

SECONDE PARTIE.

---

## CHAPITRE PREMIER.

LE REPAS.

MON zèle m'a conduit plus loïn que je n'aurois cru, ajouta le préfet; il est temps de penser à ce qui te concerne. L'air qu'on respire à Giphantie est vif & chargé de corpuscules actifs; il soutient tes forces; &, malgré les fatigues que tu as essuyées.

*Partie II.*

A

dans le désert, il ne te laisse aucun sentiment de lassitude. Cela n'empêche pas que tu n'aies besoin d'une nourriture plus solide. Je t'ai fait préparer un repas, & je veux te régaler à la mode des esprits élémentaires.

Nous sortîmes de la galerie; & le préfet me conduisit à une grotte, dont l'architecture étoit si bizarre, que je n'ose entreprendre de la décrire. Pour tout meuble, j'apperçus une table de marbre, & un siège de canne sur lequel le préfet me fit asseoir.

Tout ce que je voyois à Gi-



phantie étoit extraordinaire; le repas auquel on m'invita ne le fut pas moins. Trente salières remplies de fels de différentes couleurs occupoient une partie de la table, & formoient un cercle, au milieu duquel on avoit placé un fruit assez semblable à nos melons. A côté, étoit une caraffe pleine d'eau, autour de laquelle d'autres salières formoient un autre cercle.

Cet appareil n'avoit rien de tentant; jamais je ne me sentis moins d'appétit. Cependant, pour ne pas manquer à un hôte auquel je devois tant d'égards,

A ij

je voulus goûter du fruit qu'il m'offroit. De la terre, que la chymie la plus rigoureuse dépouillerait de la moindre parcelle étrangère, auroit autant de goût. Je me fis violence pour en avaler quelques morceaux. Je bus un verre d'eau : & je dis au préfet que sûrement mes forces étoient plus que suffisamment réparées, & que, s'il le jugeoit à propos, nous continuerions de visiter les singularités de Giphantie.

Tu as eu la complaisance de goûter du fruit & de la liqueur, me dit-il; tu auras celle d'affaisonner l'un & l'autre. Les pou-

LE REPAS.

dres salines qui les environnent ont peut-être plus de vertu que tu ne penfes. Je t'invite à en effayer.

A ces mots, je considérai plus attentivement les salières; je vis que chacune étoit étiquetée; & je lus, sur celles qui environnoient le fruit infipide, fel de bécaffé, fel de caille, fel de macreufe, fel de truite, fel d'orange, fel d'ananas, &c. Sur les autres, je lus, sève concrete de vin du Rhin, sève du Champagne, du Bourgogne, de Scuba d'Irlande, d'huile de Vénus, de crème des Barbades, &c.

Ayant repris le fruit, sur une petite tranche je répandis un grain de l'une de ces matières salines; &, l'ayant goûtée, je la pris pour une aîle d'ortolan. Je regardai la salière qui m'avoit fourni le sel; son étiquette m'annonçoit cette faveur. Etonné de ce phénomène, sur une autre tranche je répandis du sel de turbot, & je crus savourer l'un des meilleurs turbots que la Manche fournisse. Je voulus faire la même épreuve sur ma boisson aqueuse & peu attrayante; selon le sel que j'y dissolvois, je bus du vin de Beaune, de Nuis, de Chambertin, &c.

Seigneur préfet, dis-je à l'esprit élémentaire, vous m'avez fait voir la Colonne, le Globe, le Miroir, les Tableaux; j'ai admiré le mécanisme de ces chef-d'œuvre, & l'intelligence merveilleuse des esprits: mais en ce moment, de l'admiration, je passe au desir. Serait-il permis à un mortel d'entrer dans les mystères de la physique des esprits? Puis-je apprendre de vous le secret inappréciable de vos poudres salines?

Aujourd'hui plus que jamais, continuai-je, les hommes ( surtout les Babyloniens ) recher-

chent avec empressement tout ce qui peut flatter les sens ; & l'une des choses dont l'émulation se pique le plus , c'est d'avoir une table délicatement servie. Jadis, leurs pères ne regardoient point un bon cuisinier comme un *homme divin*. Les plus simples préparations suffisoient à leurs aliments : ils n'imaginoient pas que rien pût l'emporter sur les vins de leur pays ; & quelquefois leur bonhommie en usoit plus que de raison. Les Babyloniens modernes , dégoûtés de cette simplicité , & révoltés de ces excès, ont pris une autre méthode. Ils sont devenus

sobres , mais d'une sobriété sensuelle & ambitieuse , qui , par des extraits & des mélanges inouis , fait perpétuellement naître de nouvelles faveurs. Ils vont chercher , dans les dernières fibres des animaux , la substance la plus pure ; & , sous le nom d'essences , ils renferment dans une petite fiole le produit de ce qui suffiroit à la nourriture des plus nombreuses familles. Les vins les plus exquis n'ont pu fixer leur goût ; ils n'attachent leur estime qu'à ce qu'ils doivent à une violence faite à l'ordre des productions naturelles. Ils concentrent ce que le vin a de plus actif ; ils

y joignent tout ce que l'Inde leur envoie d'aromates: &, avec de telles liqueurs, coulent dans leurs veines des semences de feu recueillies de toutes les contrées du monde.

Vous voyez, seigneur préfet, (poursuivis-je) qu'avec le secret de vos crySTALLIFICATIONS favoureuses, j'aurois de quoi satisfaire les palais les plus délicats, & les bouches les plus curieuses de la variété. Mais, ce qui est bien plus important, ces extraits salins, que les arts pernicieux du cuisinier & du distillateur n'auroient point préparés, ces ex-



traits, dis-je, ne ruineront point l'estomac en flattant le goût; la santé robuste renaîtroit parmi nous; les tempéraments primitifs se rétabliraient peu à peu; & le genre humain reprendroit une nouvelle jeunesse. A tous égards, on pourroit être gourmand avec impunité: & c'est beaucoup faire, à l'égard d'un vice qui ne se peut plus corriger.

Je ne fus point éconduit: en moins d'une demi-heure, le préfet m'apprit toutes les finesse de l'art; & je décompose actuellement les faveurs, avec la mê-

me facilité que Newton décom-  
posoit les couleurs. De tant de  
fruits qui se perdent, de tant  
de plantes de nul usage, de l'her-  
be même des champs, en un  
mot, d'un corps quelconque,  
j'extrait toutes les parties favou-  
reuses qu'il contient; j'analyse ces  
parties; je les réduis à leurs par-  
celles primitives; & les réunif-  
sant ensuite dans toutes les pro-  
portions imaginables, je forme  
des poudres salines qui présen-  
tent tel goût que l'on souhaite.  
Je puis renfermer dans la plus  
petite tabatière de quoi dresser  
à l'instant un repas complet, en-  
trées, hors-d'œuvres, roti, en-

tremets, defferts, vins, caffé, liqueurs, & cela de telle qualité que bon semblera. D'un seul & unique morceau, fut-il exactement insipide, je tire à volonté une aîle de perdeau, une cuisse de beccassine, une langue de carpe, &c. D'une caraffe d'eau, je fais couler le Pomar, l'Aï, le Muscat, & la Malvoisie de Candie, & le vin Grec de Chio, & le *Lacryma Christi* du Vesuve, & mille autres.

Mon secret seroit déjà publié: mais tous les avantages qui y sont attachés, ne me rassurent point contre une frayeur, qui,

comme on va voir, n'est assurément pas sans fondement. Je crains que cette classe de gens sans cesse occupés à ouvrir de nouveaux canaux pour faire couler à eux la substance du peuple, n'étendent leurs mains avides sur mon sel, & n'entreprennent de le distribuer en le chargeant de quelques légers impôts. On sçait que ces légers impôts vont toujours en s'appesantissant, & finissent par accabler; assez semblables à ces pelottes de neige, qui, roulant du sommet des montagnes, & bientôt devenues des masses énormes, déracinent les arbres, ren-

versent les maisons, & désolent les campagnes. Que ces messieurs donnent dans nos papiers publics une assurance positive que jamais ils ne s'ingéreront dans l'administration de mes faveurs; le lendemain, je publie mon secret, je distribue mes poudres, & je régale tout Babylone.

Je crois me connoître en monde : on verra que ces messieurs garderont le silence, & moi mon sel, & que je ne régalerai personne.



---

## CHAPITRE II.

### LES PEPINS.

MON repas fini & ma leçon prise, nous nous remîmes en route. Profitons, dit mon hôte élémentaire, profitons du couvert que nous offre cette longue allée, & marchons vers le bosquet qui la termine. Chemin faisant, je te donnerai quelques éclaircissements sur ce qui me reste à te faire voir.

Adam venoit d'être chassé du paradis terrestre, continua-t-il : l'arbre sur lequel la pomme fatale

rale avoit été cueillie, disparut :  
l'innocence, la paix inaltérable,  
les plaisirs purs s'évanouirent ;  
& la Mort couvrit la terre de son  
voile funèbre. Témoins du cri-  
me d'Adam & de sa punition,  
les esprits élémentaires restèrent  
dans une consternation mêlée  
d'étonnement & de frayeur. Tout  
étoit dans un silence semblable  
à ce calme effrayant qui, dans  
une nuit sombre, succède aux  
éclats de la foudre.

Un des nôtres apperçut les  
restes de la pomme fatale, s'en  
faisit avec empressement, &

*Partie II.*

B.

trouva trois pepins : c'étoit trois tréfors.

L'arbre défendu, qui fit le malheur des hommes, devoit en faire le bonheur. Il contenoit le germe des sciences, des arts, des plaisirs. Le peu que les hommes en connoissent n'est rien en comparaison de ce que cet arbre mystérieux eût développé en leur faveur. Il devoit végéter, fleurir, & donner des semences sans fin; & la moindre de ces semences eût été la source de plus de délices qu'il n'en exista jamais parmi les enfants des hommes.



Nous n'avions garde de négliger les trois pepins échappés à la perte totale que venoit de faire le genre humain : ce n'étoit pas de quoi réparer son malheureux sort, mais c'étoit de quoi l'adoucir. Dès que nous fûmes de retour à Giphantie, nous tînmes conseil sur ce que nous pouvions faire en faveur de l'humanité si terriblement déchue. La plupart prirent leur département dans les éléments, pour les gouverner, & autant qu'il dépendroit d'eux, en diriger les mouvements, conformément aux besoins des hommes. Ceux qui restèrent à Gi-

phantie furent chargés de met-  
tre en terre les trois pepins, &  
de veiller soigneusement à ce  
qui devoit en provenir.



---

CHAPITRE III.  
LE VIEIL AMOUR.

TOUT en discourant , nous entrâmes dans un bosquet assez vaste , au milieu duquel j'aperçus une étoile formée par des arbrisseaux de la plus grande beauté. De toutes leurs parties, s'élançoient au loin des gerbes de matière lumineuse, où se peignoient toutes les couleurs de l'iris. Tel le soleil, regardé au travers des rameaux d'un arbre épais , semble couronné de rayons étincellants, où éclatent les couleurs les plus vives & les plus variées. B iij

Le premier pepin tiré de la pomme fatale & confié à la terre, reprit le préfet de Giphantie, produisit un arbrisseau de la nature de ceux que tu vois. Ses feuilles ressembloient à celles du myrte. Ses fleurs pourpres, tachetées de blanc, s'élevoient autour de leurs tiges en forme de pyramides. Ses rameaux étoient ferrés, & s'entrelaçoient les uns dans les autres en mille manières différentes. C'étoit l'arbre le plus beau qu'eut jamais produit la nature : aussi étoit-il l'objet de ses complaisances. Un doux zéphyr, agitant mollement ses feuilles, sembloit les animer ; &

..esbitv sulq

jamais elles ne furent emportées par le souffle impétueux des aquilons ; jamais le froid des hivers n'interrompt le cours de sa fève ; jamais les chaleurs brûlantes de l'été n'épuisèrent ses suc : un printemps éternel règnait autour de lui. Cet arbre unique étoit l'arbre d'Amour.

On sçait assez quelle influence peuvent avoir sur nous les corpuscules étrangers dont l'air est chargé. Les uns accélèrent le mouvement du sang, ou le ralentissent ; les autres appesantissent l'esprit, ou le dégagent & l'élèvent ; quelquefois ils égayent

l'imagination, & quelquefois ils l'obscurcissent & jettent dans les sombres vapeurs de la mélancolie. Ceux qui s'exhaloient de l'arbre d'Amour, & se répandoient sur la surface de la terre, y portèrent les semences de la volupté la plus séduisante. Jusqu'alors les hommes, abandonnés à un instinct aveugle qui les portoit à la reproduction, partageoient cet avantage, si c'en est un, avec le reste des animaux. Mais bientôt, comme une fleur qui s'ouvre aux premiers rayons du soleil, leurs cœurs s'épanouirent aux premiers traits de l'amour, & l'instinct fit place au sentiment.

Avec cette passion, ils reçurent une seconde vie; la nature leur parut changer de face; tout devint intéressant pour eux; tout les attendrissoit.

Les autres passions disparurent, ou étoient, à l'égard de celle-ci, comme les rivières sont à l'égard d'un fleuve dans lequel elles vont se perdre.

Supérieur à tous les événements, il aiguïsoit les plaisirs, émouffoit les peines, & donnoit de l'agrément aux choses les plus indifférentes. Il animoit les graces de la jeunesse, adoucissoit

les infirmités de la vieillesse, & ne s'éteignoit qu'avec la vie.

Son pouvoir ne se bornoit pas à faire naître un attachement tendre & inaltérable pour un objet aimé ; il inspiroit encore certain sentiment de douceur, qui se répandoit sur tous les hommes, & les unissoit entre eux. La société fut alors comme une chaîne sans fin ; chaque anneau étoit composé de deux cœurs unis par l'amour.

Le plaisir des autres ne faisoit le tourment de personne : la sombre jalousie n'avoit point



enveloppé le cœur humain ,  
 & l'envie n'y avoit point ver-  
 sé son poison. L'union mul-  
 tiploït les délices : l'on n'étoit  
 pas tant heureux par son propre  
 bonheur , que par celui des au-  
 tres.

Le genre humain étoit enco-  
 re dans l'enfance , & les hom-  
 mes ne connoïssent point les  
 excès. L'adversité ne les dépri-  
 moit point jusqu'à les anéantir,  
 & la prospérité ne les enflait  
 point jusqu'à les faire fortir d'eux-  
 mêmes. Leurs besoins étoient  
 en petit nombre , les arts ne  
 les avoient point multipliés. L'af-

freuse indigence ne parut point parmi eux, parce qu'ils ne concurrent point l'opulence; chacun avoit le nécessaire, parce que personne n'avoit le superflu. Le ridicule des rangs étoit ignoré: on ne s'élevoit point avec insolence, on ne rampoit point avec indignité; nul n'étoit petit, parce que nul n'étoit grand. Tout étoit dans l'ordre; & les hommes furent autant heureux qu'il leur est donné de l'être. O nature! que ne fais-tu luire encore à nos yeux ces jours de paix, de concorde & d'amour!



---

## CHAPITRE IV.

### LES GREFFES.

**L'**ORTIE piquante & la ronce sauvage multiplient & se renouvellent, pourfuivit l'esprit élémentaire: l'arbre d'amour n'eut point cet avantage. Ses fleurs disparoissoient sans laisser aucune graine, & ses rejettons mis en terre ne prenoient point racine; ils mouroient, & la nature en gémissoit.

Cependant cet arbre unique menaçoit ruine; sa sève abandonnoit la plupart des branches,

& les feuilles flétries se desséchoient sur leurs rameaux.

Les esprits élémentaires sentirent tout le prix du trésor qui étoit sur le point d'échapper aux enfants des hommes, & tremblèrent pour eux. Ils s'empresfèrent donc à chercher le moyen de fixer l'amour sur la terre, & crurent l'avoir trouvé.

Ils prirent, sur l'arbre languissant & épuisé, ses plus beaux rejettons, & les greffèrent sur différents autres arbres. Cette précaution sauva l'amour, mais en même temps le dénatura.

Nourris d'une sève étrangère, ces rejets & leurs émanations ne tardèrent pas à dégénérer : telles ces plantes externes, qui subsistent dans vos jardins par les soins assidus de celui qui les cultive, changent de nature, & perdent presque toutes leurs vertus.

L'amour subsista donc parmi les hommes; mais quel amour ! Il naissoit du caprice, s'attachoit sans choix, & s'évanouissoit par légèreté : il devint tel qu'il est encore aujourd'hui parmi vous. Ce n'est plus ce lien commun qui unissoit le genre humain, &

le rendoit heureux ; c'est au contraire une source intarissable de discordes. Autrefois, il étoit plus fort lui seul que toutes les autres passions ensemble ; il n'étoit soumis qu'à la raison : aujourd'hui, la plus foible passion l'emporte sur lui ; il n'y a que la raison qu'il n'écoute point.

Difons mieux ; il n'est plus d'amour : des phantômes ont pris sa place, & reçoivent les hommages des hommes. L'un ne trouve que dans les plus hauts rangs des objets dignes de ses vœux ; il croit avoir de l'amour, il n'a que de l'ambition. L'autre  
fixe

fixe son cœur où la fortune étale ses dons; il pense que l'amour le guide, c'est la soif des richesses. Un autre fuit les lieux où la délicatesse du sentiment exige des soins & des égards, & court où une volupté aisée ne lui laisse pas même le temps de desirer. Quel est le principe de ses empressements? un goût dépravé pour le plaisir. D'amour pur, sincère & sans mélange, il n'en est plus; les greffes ont tout gâté.

A Babylone, l'amour dégénéré varia comme les modes, les mœurs & toute autre chose. Il donna d'abord dans le romanef-

*Partie II,*

C

que : c'étoit au temps des bons chevaliers. Tout n'étoit que feu, transport, extase. L'œil d'une belle étoit un soleil, le cœur d'un amant un volcan, & le reste à l'avenant.

Dans la fuite, on trouva que tout cela fortoit un peu de la nature; on voulut s'en rapprocher. On habilla l'amour en berger, on lui donna un troupeau & une musette; & dès-lors il ne parla plus que le langage des champs. Au milieu de sa ville bruyante & tumultueuse, un Babylonien chantoit la fraîcheur des bocages, invitoit sa maîtresse à y con-



duire son troupeau , & s'offroit  
à le garder des loups.

Les propos de bergerie épuisés, on raffina sur le sentiment, & l'esprit analysa le cœur. Jamais l'amour ne s'étoit vu si subtil. Pour faire à une fille qu'on aimoit un compliment un peu passable, il falloit être métaphysicien de la bonne force.

Les Babyloniens, las de penser si profondément, du haut de cette sublime métaphysique, tombèrent dans les propos libres, les équivoques & les historiettes luxurieuses. Leur conduite se

conforma à peu près à leurs discours ; & l'amour , après avoir été preux chevalier , berger doux & sublime métaphysicien , est enfin devenu libertin. Il ne tardera pas à être débauché , s'il ne l'est déjà : après quoi il ne lui restera plus qu'à devenir dévot ; & c'est où je l'attends.

Au surplus , les Babyloniens se flattent d'être le peuple le plus respectueux envers les dames , & se vantent de tenir cela de leurs ancêtres. A cet égard comme à tout autre , il faut distinguer deux choses à Babylone , l'apparence & le fond. En apparence , point

d'endroit où les femmes soient plus honorées; dans le fond, point d'endroit où l'on ait pour elles moins de considération. Au dehors ce n'est qu'hommages, au dedans ce n'est que mépris. Et même un principe à Babylone, c'est qu'on ne peut, dans une assemblée, être trop respectueux pour le sexe, ni l'être trop peu dans un tête-à-tête.



---

---

**CHAPITRE V.****L A V O L U P T É.**

**N**ous sortîmes du bosquet. Les hommes, dis-je au préfet de Giphantie, vous doivent beaucoup de leur avoir conservé l'amour, tout dégénéré qu'il est. Si vous sçaviez quel vuide il y a aujourd'hui chez eux ! Leurs plaisirs sont si rares, que le moindre de tous doit leur être infiniment précieux. L'amour ne fait plus leur bonheur ; mais au moins les amuse-t-il. Que feroit-on à Babylone, si cette passion ne mettoit en jeu toutes ces statues am-

bulantes que vous voyez s'empresser autour des femmes? On soupire, on se plaint, on demande, on presse, on obtient; on est heureux ou dupe; ce qui revient presque toujours au même: mais le temps passe, & c'est beaucoup pour les Babyloniens.

» Au commencement, reprit  
 » l'esprit élémentaire, la Nature,  
 » toujours attentive au bien-être  
 » des hommes, produisit la Vo-  
 » lupté. C'étoit une beauté sim-  
 » ple & naïve, mais pleine de  
 » ces attraits qui caractérisent  
 » tout ce qui sort des mains de

» cette mère commune de tous  
 » les êtres. La Nature lui donna  
 » une coupe d'or, & lui dit : Al-  
 » lez parmi les hommes ; puifez  
 » le plaisir dans mes ouvrages ;  
 » présentez-le fans distinction à  
 » tous les mortels ; & défaltérez  
 » le genre humain , mais ne l'eni-  
 » vrez pas.

» La Volupté parut donc fur la  
 » terre. Les hommes accoururent  
 » en foule ; tous bûrent abon-  
 » damment dans fa coupe ; tous  
 » se défaltéroient, aucun ne s'eni-  
 » vroit. La Volupté se faisoit de-  
 » sirer , se présentoit à propos ,  
 » & toujours étoit reçue avec

» empressement. Comme elle se  
 » donnoit sans se livrer, elle fut  
 » toujours chérie, & n'inspira  
 » jamais de dégoût. Les hom-  
 » mes, qui n'étoient point éner-  
 » vés par les excès, conservoient  
 » dans l'âge le plus avancé toute  
 » la fraîcheur de leurs organes;  
 » leur goût ne s'usoit point; &  
 » la vieillesse puisoit encore dans  
 » la coupe de la Volupté.

» Il est un rival de la Nature;  
 » qu'on appelle l'Art. Sans cesse  
 » occupé à se rendre utile ou  
 » agréable à la société, il tâche  
 » de suppléer à ce que la Nature  
 » ne peut ou ne veut pas faire

» pour les hommes. Il reprend  
» les ouvrages qu'elle produit,  
» les retouche, quelquefois les  
» embellit, souvent les masque  
» & les dégrade.

» L'Art ne manqua pas de por-  
» ter ses vues sur la conduite de  
» la Volupté, & de raffiner sur  
» tout ce qu'elle offroit aux hom-  
» mes. Il ne pouvoit souffrir  
» d'intervalle entre les plaisirs, &  
» vouloit qu'ils se succédassent  
» sans fin. Il fit des recherches  
» dans toutes les contrées du  
» monde, réunit tous les objets  
» de la sensualité, & multiplia  
» en mille manières les délices



» des sens. Les hommes, envi-  
 » ronnés de tant d'objets flat-  
 » teurs, se crurent heureux, &  
 » dirent, dans leur ivresse : *Sans*  
 » *l'Art, la Nature n'est rien.* Mais  
 » bientôt leurs sens furent rassa-  
 » siés; la fatiété les conduisit au  
 » dégoût; & le dégoût les rendit  
 » ineptes à tout genre de plaisir.  
 » Ni l'Art ni la Nature ne furent  
 » plus capables de les affecter à  
 » certain degré. Depuis ce temps,  
 » à peine peuvent-ils s'amuser,  
 » se dissiper, se distraire: la Vo-  
 » lupté n'est plus faite pour eux «.



---

---

## CHAPITRE VI.

### JEUNESSE PERPÉTUELLE.

IL n'est point d'endroit, pour-  
suit l'esprit élémentaire, où  
ces dissipations, imaginées pour  
remplacer la volupté pure, soient  
plus nécessaires qu'à Babylone ;  
aussi n'est-il point d'endroit où  
elles soient plus fréquentes.

On sçait que les Babyloniens  
ne sont guère faits pour penser ;  
&, pour cause, on ne se soucie  
pas qu'ils pensent. Une sage po-  
litique s'est toujours proposé d'oc-  
cuper le plus de monde qu'il est  
possible, & d'amuser le reste,

JEUNESSE PERPÉTUELLE. 45

C'est pour ces derniers qu'on encourage les arts d'agrément, qu'on entretient à grands frais de vastes promenades, qu'on ouvre des spectacles de tout genre, & qu'on tolère tant d'établissements, où le jeu, le vin & le libertinage servent de pâture à ces hommes désœuvrés qui, sans ces distractions, ne manqueroient pas de jeter le trouble dans la société.

Ces dissipations variées remplissent tous les moments de la vie, à tel point, qu'il n'en reste pas un où l'on puisse se recueillir & compter les années qui s'é-

46 JEUNESSE PERPÉTUELLE.

coulent insensiblement. On décline, on tombe en décadence, on se trouve accablé sous le poids des années; & l'on n'y a pas pensé.

Difons mieux : Il n'est point de vieillesse à Babylone pour les hommes de cette classe : une jeunesse perpétuelle forme le tissu de leur vie; on a toujours les mêmes agitations dans le cœur, le même engourdissement dans l'ame, le même vuide dans l'esprit. Des jeunes gens de vingt cinq, & de soixante ans, vont d'un pas égal au même but. Les desirs, les empressements, les

*JEUNESSE PERPÉTUELLE. 47*

faillies , le désordre , sont les mêmes. Tout en s'oubliant , on va toujours ; & la mort seule est capable d'arrêter le cours de cette jeunesse décrépité.

Une chose singulière , c'est que l'autre jour un de ces jeunes vieillards s'avisa de faire des réflexions : » Dès qu'on est par-  
» venu , comme moi , à certain  
» âge , disoit-il , on ne vit plus  
» complètement , on meurt en  
» détail , & l'on doit successive-  
» ment renoncer à tout ce que  
» notre état ne comporte plus.  
» Il est des choses qui ne con-  
» viennent à personne , qu'on

48 JEUNESSE PERPÉTUELLE.

» passe pourtant à la jeunesse ;  
» mais qui rendent un vieillard  
» ridicule. Qu'ai-je affaire main-  
» tenant de ces meubles recher-  
» chés, de ces équipages bril-  
» lants, de cette table servie  
» avec tant de profusion ? Suis-  
» je excusable de garder cette  
» maîtresse, dont le luxe ne man-  
» quera pas d'achever ma ruine ?  
» Me sied-il de paroître encore  
» dans ces lieux où le liberti-  
» nage emporte une jeunesse in-  
» considérée ? Je me dégagerai  
» du monde auquel je ne suis  
» plus propre, & j'embrasserai  
» cette vie tranquille & retirée  
» à laquelle invite le déclin de  
l'âge.

» Ce que je retrancherai de mes  
» dépenses, je le mettrai aux  
» mains de ce neveu, qui entre  
» dans le monde, & devoit y  
» entrer avec un certain éclat.  
» Puisque je meurs en détail, il  
» doit aussi hériter en détail «.

» Ce parti pris & bien pris, un  
de ses amis le vient voir, le  
trouve pensif, l'interroge, & ap-  
prend ses résolutions. » Eh quoi!  
» lui dit-il, tu n'as pas encore  
» assez d'esprit pour résister à la  
» raison? Elle frappe, elle est sur  
» le point d'entrer! Qu'en veux-  
» tu faire? Elle peut être utile  
» chez un jeune homme, en met-

*Partie II.*

D

50 JEUNESSE PERPÉTUELLE.

» tant un frein à la fougue des  
» passions; elle ne peut être que  
» funeste chez un vieillard, en  
» achevant d'éteindre le peu de  
» goût qui lui reste pour les plai-  
» sirs. Qu'il fera beau voir les  
» Morales de Plutarque, les Ef-  
» fais de Nicole, & les Pensées  
» de Pascal, se loger dans ton  
» cerveau, & se placer à côté  
» des Journées de Bocace, des  
» Contes de La Fontaine, & des  
» Epigrammes de Rousseau !  
» Crois-moi: la raison n'est bon-  
» ne que pour ceux qui la cul-  
» tivent de longue main; des  
» têtes faites comme les nôtres  
» ne sçauroient s'en accommo-



JEUNESSE PERPÉTUELLE. 51

der. Nos maximes & les sien-  
nes se choqueroient avec trop  
de violence; &, au lieu de ré-  
gler tout, elle jetteroit tout  
dans le désordre & la confu-  
sion.

Mais, reprit notre nouveau  
converti, sçais-tu que tu fais-  
là de l'éloquence, & de la  
plus rare? Jamais on n'em-  
ploya tant de raison, pour  
prouver qu'il faut déraisonner.  
Partons, cher marquis: un  
souper libre nous attend chez  
la \* \* \*, où cette nymphe,  
que tu connois, achèvera de  
me persuader: de-là, nous

Dij

52 JEUNESSE PERPÉTUELLE:

» irons au bal. A demain, le  
» Champagne chez ta parente là  
» comtesse, & le lansquenet chez  
» notre ami le président «.



---

---

## CHAPITRE VII.

### LES DÉMANGEAISONS.

Nous marchions au Midi. De ce côté-là, Giphantie se termine en pointe, & forme un petit promontoire, d'où la vue s'étend assez loin. Ce promontoire est tout couvert d'une plante, dont les rameaux descendent & rampent de tous côtés. C'est la production du second pepin. Cette plante ne porte jamais, ni feuilles, ni fleurs, ni fruits : elle est formée d'un nombre infini de filets très-minces, qui sortent les uns des autres.

D iij

§4 LES DÉMANGEAISONS.

Considère attentivement ces filets, me dit le préfet. Vois-tu, à leur extrémité, de petits corps un peu allongés, qui se remuent assez vivement? Ce sont des vermisseaux qui naissent de cette plante; soit que la végétation, portée au-delà de ses bornes ordinaires, les produise; soit qu'il survienne, à l'extrémité des filets, une sorte de corruption qui les engendre. Dans la suite, ces vermisseaux s'amaigrissent au point qu'ils deviennent imperceptibles; mais, en même temps, il leur naît des aîles; &, devenus mouchérons, ils s'envolent & se dispersent sur la terre.



Là, ces mouchérons invisibles s'attachent aux hommes, & ne cessent de les piquer d'un aiguillon dont la nature les a pourvus.

Et comme la tarentule, avec le poison qu'elle dépose dans la plaie qu'elle a faite, inspire un desir immodéré de s'agiter, de sauter, de danser; de même ces petits insectes causent, suivant leurs différentes espèces, différentes démangeaisons : telle est la démangeaison de parler, la démangeaison d'écrire, la démangeaison de sçavoir, la démangeaison de briller, la dé-

mangeaifon d'être connu, & cent autres. De-là, tous les mouvements que se donnent les hommes, tous les efforts qu'ils font, toutes les passions qui les agitent,

La fenfation qu'ils éprouvent dans ces circonftances eft fi manifeftement telle que nous le difons, que, quand on apperçoit quelqu'un dans une agitation extraordinaire d'efprit ou de corps, on ne manque point de demander quelle mouche le pique? Sans qu'on en puiffe rien voir, on fent que le principe de tant de mouvements eft une piquure: fou-

vent on l'a éprouvé foi-même,  
& l'on sçait à quoi s'en tenir.

Les hommes, une fois atteints de ces piquures inquiétantes, ne prennent plus de repos. Celui qui est attaqué, par exemple, de la démangeaison de parler, va fans fin discourant avec tout le genre humain, redressant ceux qui n'en ont aucun besoin, instruisant ceux qui en sçavent plus que lui. Son visage s'épanouit, s'allonge, se contracte à volonté : il rit avec ceux qui rient, pleure avec ceux qui pleurent ; & ne prend part, ni aux chagrins de ceux-ci, ni à la joie de

ceux-là. Si par hafard il vous laisse jour à dire quelque chose, parlez rapidement & ne vous arrêtez point; car, à l'instant, il reprendroit, & ne s'exposeroit plus à laisser le moindre vuide. Jamais il ne prête son attention à personne; &, lors même qu'il semble se taire, il parle encore à voix basse & en lui-même. Il ne méprise rien tant que ces animaux taciturnes, qui écoutent peu & parlent encore moins; & il ne trouve point d'hommes plus dignes d'envie que ceux qui ont le talent de se faire un cercle d'admirateurs, d'élever la voix au milieu d'eux, & de



dire des riens fans cesse applaudis.

• Quelquefois la démangeaison de parler se change en démangeaison d'écrire : ce qui revient au même ; car, écrire, c'est parler à toute la terre. Alors ces flots de paroles, qui couloient de la bouche, changent de route, & coulent de la plume.... Que de babillards dans ces bibliothèques silencieuses ! Oh ! que ceux qui ont des oreilles & parcourent ces immenses collections, doivent être étourdis de tout ce qu'ils entendent ! Ce sont de grandes foires, où chaque au-

teur vante de son mieux sa marchandise, & n'épargne rien pour avoir du débit. Venez, dit un ancien, venez chez nous apprendre à pratiquer la vertu & à devenir heureux; remontez & puifez à ces sources pures, dont la corruption des hommes infecta les ruisseaux. Venez plutôt à nous, s'écrie un moderne; le temps & l'observation nous ont ouvert les yeux; nous voyons les choses, & ne demandons qu'à vous les faire voir. N'en croyez rien, dit un romancier, & ne cherchez point ici de vérités; elles sont encore au fond du puits de Démocrite. Pour de l'amuse-

ment, je m'offre des premiers à vous en procurer. Venez lire chez moi les faits & gestes du duc de \*\*\*, le modèle de la cour; il n'a jamais entrepris une fille qu'il ne l'ait séduite; il a troublé plus de cinquante ménages, consterné plus de vingt familles, & jetté des villes entières dans le dérèglement: comme on voit, ce devoit être un des hommes les plus accomplis de ce siècle. J'ai à vous offrir des choses plus intéressantes que tout cela, dit un versificateur: j'ai les plus jolies odes & les plus belles chançons du monde, de petits vers tendres, des bouquets

pour Iris, & un recueil complet de tous les énigmes & logogryphes qui depuis dix ans ont épuisé la sagacité des plus fortes têtes de Babylone. Laissez-là ces bagatelles, dit un poëte tragique, & venez à moi: je manie les passions à mon gré; je veux vous arracher des pleurs, je veux vous transporter hors de vous-même, je veux vous faire dresser les cheveux à la tête. Cela est fort gracieux, sans doute, reprend un auteur comique: mais je crois qu'il vaut mieux s'adresser à moi, qui vous ferai rire de tous les autres & de vous-même. Ils me font pitié tous tant qu'ils

font, interrompt un misanthrope: brûlez-moi tous ces livres-là & le mien aussi; & qu'il ne soit plus parlé de littérature, d'arts, de sciences & autres misères semblables; car, c'est moi qui vous le dis, tant que vous aurez de la raison, vous n'aurez ni sagesse, ni conduite, ni bonheur.

Je ne dis rien de la démangeaison de sçavoir, qui devrait toujours précéder celle d'écrire, & qui pour l'ordinaire ne la suit que d'assez loin, & souvent ne vient jamais.

64 LES DÉMANGEAISONS.

A Babylone, la démangeaison de se singulariser est comme une maladie épidémique. On sçait assez en quoi les Babyloniens se ressemblent ; mais on ne finiroit d'un siècle, si l'on vouloit dire en quoi ils diffèrent. Chacun se distingue par quelque trait singulier. De-là vient la mode des portraits, & la facilité d'en faire. Faites-les d'imitation ; vous êtes sûr qu'ils trouveront leur ressemblance : faites-les d'après nature, jamais vous ne manquerez d'originaux. Il en est pour la chaire, à l'usage des orateurs qui manquent d'onction ; il en est pour le théâtre, à l'usage des poètes

poètes qui manquent de génie ;  
il en est pour les écrits de tout  
genre , à l'usage des auteurs qui  
manquent d'idées.

L'inquiétude la plus forte que  
ces insectes produisent , est la  
démangeaison d'être connu. Tu  
ne sçaurois croire quels efforts  
font tous les hommes piqués de  
cet aiguillon. Je dis tous les  
hommes ; car , qui n'a pas des  
vues sur la renommée ? L'arti-  
san montre son travail , le joueur  
ses calculs , le poète ses images ,  
l'orateur ses grands traits , le  
sçavant ses découvertes , le gé-  
néral d'armée ses campagnes , le

*Partie II.*

E

ministre ses systêmes. Et tel qui connoît tout le néant de cette chimère, en contemple encore les attraits & soupire : C'est ainsi qu'un amant, le cœur tout en désordre, s'efforce de quitter une maîtresse infidelle, dont il ne peut se détacher. Que de vues, de réflexions, d'efforts d'imagination, pour percer & faire parler de foi ! que de choses essayées & abandonnées ! que d'espairs, de craintes, de foucis ! que de folies dans tous les genres !





---

## CHAPITRE VIII.

### LES COMPENSATIONS.

VOUS me dites là des choses très-singulières, repris-je. Mais je ne conçois pas pourquoi les esprits élémentaires élèvent & cultivent cette plante avec tant de soin. Eux, qui nous veulent tant de bien, ne nous en font guère à cet égard. Voir les hommes, aiguillonnés au vif, s'agiter comme des fous, & perdre tête pour des chimères, c'est une chose digne de pitié, selon moi; mais peut-être est-ce un amuse-

E ij

ment pour nosseigneurs les se-  
prits élémentaires.

Comme bien d'autres, repli-  
qua le préfet, tu juges & ne vois  
les choses que par une face. Les  
démangeaisons ont bien quel-  
ques inconvénients ; mais ce  
n'est rien en comparaison de  
leurs avantages. Sans la déman-  
geaison de parler & d'écrire ;  
connoîtriez-vous l'éloquence ?  
Les sciences se feroient-elles  
transmises & accrues de géné-  
ration en génération ? Ne feriez-  
vous pas comme autant d'enfants  
mal élevés , sans idées , sans con-  
noissances , sans principes ? Si ce

n'étoit la démangeaison d'être connu, qui se chargeroit de vous amuser, de vous instruire, de vous être utile par les découvertes les plus intéressantes? Sans la démangeaison de dominer, qui s'empressera de débrouiller le chaos de vos loix, d'écouter & de juger vos querelles, de veiller au bon ordre? Sans la démangeaison de briller, dans quel royaume la politique trouveroit-elle le débit de ces respectables colifichets, dont elle décore ceux qu'elle veut distinguer? Cependant, ce genre de riens doit, pour le bien d'un état, s'acquérir au prix même du sang.

Grace à nos mouchérons, il se trouve des fous qui sacrifient tout pour s'en pourvoir, & d'autres fous qui les regardent avec vénération.

Otez nos insectes, les hommes stupides demeurent rangés à côté les uns des autres, comme autant de statues; lâchez nos insectes, ces statues se raniment & fourmillent de toute part. L'un chante, l'autre danse, celui-ci lit ses vers & entre en extase, celui-là l'écoute & s'ennuie: voilà le chymiste à ses fourneaux; le spéculateur dans son cabinet; le commerçant en mer: l'astronome découvre un nouveau fa-

tellite, le médecin un nouveau remède, le militaire une nouvelle manœuvre : voilà des hommes, enfin. Et tout cela, on le doit à cette plante & à nos soins.

De grace, dis-je au préfet; éloignons-nous de cette plante admirable; je crains plus que je ne puis dire le voisinage de ces volatilles. J'aime fort à leur voir occasionner tant de biens; mais je redoute encore plus les inquiétudes qui en procèdent.



---

---

**CHAPITRE IX.****NIL ADMIRARI.**

**U**NE si grande timidité, reprit le préfet, me surprend. Dis-moi, je te prie, quelle idée te formes-tu de ce qu'on nomme grandeurs, dignités, premiers rangs de la société?

Je suis en ce monde, répondis-je, comme un voyageur qui passe & regarde curieusement les objets; mais qui n'en desire aucun, parce qu'il ne fait que passer. Au surplus, si l'on estime les choses selon la mesure

de bonheur qu'elles procurent ;  
je ne pense pas qu'on doive faire  
grand cas des places les plus su-  
blimes ; car , je vois qu'elles ne  
font la félicité de personne , &  
qu'elles font le malheur de beau-  
coup de gens.

Et les richesses , ajouta le pré-  
fet ?

Le plaisir , poursuivis-je , est  
comme une denrée fort rare ;  
dont cependant chacun veut fai-  
re emplette. Du nombre de ceux  
qui réussissent à s'en pourvoir ,  
les riches l'achètent fort cher ,  
les autres l'ont à bon compte :

autant vaut être de ceux-ci que de ceux-là. Si peu qu'il existe de plaisirs, il en est pour le dernier degré, tout autant que pour le premier.

Et l'esprit, le génie, les talents, continua-t-il ?

La moitié du monde, repliquai-je, cherche à amuser l'autre. La première classe est formée de gens à talents. Ce sont des hommes dont la nature monta le cerveau un peu plus haut qu'à l'ordinaire. Ils sont sans cesse occupés à plaire : s'ils ne réussissent pas, ils en conçoivent



un chagrin qui les consume ; s'ils réussissent, ce n'est jamais complètement, & une seule critique leur cause plus de peines que tous les éloges ensemble ne leur donnent de plaisir. Il est donc plus avantageux d'être de la seconde classe, c'est-à-dire, du nombre de ceux qui s'amuse-  
sent des autres.

A ce que je vois, dit le préfet, l'aspect des grands & de la pompe qui les environne, de l'homme de lettres & de toute l'étendue de son génie, du riche & de l'immensité de ses possessions ; cet aspect, dis-je, ne

te porte pas infiniment à la tête.

Oh! je vous avoue, repliquai-je, que jamais homme ne fut moins ébloui de tout cela, que moi. Un certain sens-froid m'enveloppe exactement, & me préserve de toute impression vive. Je vois du même œil l'ignorant qui ne sçait rien, & le sçavant qui sçait tout, excepté la vérité; le protecteur qui plane, quoiqu'il sente son foible; & le protégé qui rampe, quoiqu'il sente sa supériorité; le paysan qui se dégoûte de la simplicité de ses aliments, & le riche sensuel

qui, au milieu de trente mets délicats, trouve à peine de quoi dîner; la duchesse qui se charge de pierreries, & la bergère qui se pare de fleurs; la vanité qui s'épanouit dans les cabanes comme dans les palais, & donne la main au petit comme au grand; l'ennui qui s'assied sur le trône à côté des rois, ou qui fuit le philosophe dans la solitude. Tous les rôles à mon sens se valent bien; mais je ne me soucie pas d'en jouer aucun. Mon desir seroit d'observer tout & de ne m'occuper de rien. Voilà pourquoi je craignois le voisinage de ces moucherons inquiétants.....

Et voilà précisément pour-  
quoi tu n'en avois rien à crain-  
dre, interrompit le préfet. Tu  
n'admires rien; il suffit: ces mou-  
cherons ne peuvent avoir prise  
sur toi. La première impression  
qu'ils doivent faire est une im-  
pression d'étonnement & d'ad-  
miration; s'ils ne la font pas,  
leur coup est manqué. Mais,  
dès que l'admiration s'est intro-  
duite, elle est bientôt suivie par  
la foule des passions. Car, dans  
l'objet qui étonne, on imagine  
un grand bien ou un grand mal.  
De-là, l'amour ou l'aversion, &  
tout ce qui les accompagne; le  
desir inquiet, dont l'œil ne se

ferma jamais ; la joie , qui embrasse son objet & le dévore ; la tristesse qui , de loin & la larme aux yeux , contemple & appelle le sien ; la confiance , qui va tête levée & souvent se précipite ; le désespoir , que précède la crainte & que fuit la fureur , & mille autres. Si tu veux rester à couvert de leurs attaques , garde constamment ton sens-froid , & ne pers jamais de vue le grand principe , *Nil admirari*.



---

---

## CHAPITRE X.

### L'ARBRE FANTASTIQUE.

APRÈS avoir marché quelque temps sur les bords d'un ruisseau, nous entrâmes dans une belle & vaste prairie. Elle étoit émaillée de mille sortes de fleurs, dont les couleurs variées se confondoient dans le lointain, & formoient des tapis éclatants, tels que l'art n'en a jamais tissu. Cette prairie est terminée par une pièce de roche, comme par un mur. Un arbre s'y étendoit en espalier, & ne s'élevoit guère qu'à hauteur d'homme, mais se prolongeoit

L'ARBRE FANTASTIQUE. 81

prolongeoit à droite & à gauche sur toute la longueur de la roche, c'est-à-dire, plus de trois cents pas. Ses feuilles étoient très-minces & très-étroites, mais en si grande quantité, qu'il n'étoit pas possible d'appercevoir la moindre partie, ni du tronc, ni des branches, ni de la surface du rocher qu'elles occupoient.

Tu vois, dit le préfet, la production du troisième & dernier pepin; nous lui donnons le nom d'Arbre fantastique.

C'est de cet arbre précieux que tirent leur origine les in-

*Partie II.*

F

ventions, les découvertes, les arts, les sciences; & cela par une mécanique qui va t'étonner.

Tu sçais que les nerfs des feuilles d'un arbre s'arrangent uniformément sur chacune d'entre elles; en voir une, c'est voir toutes les autres. Ici, cette uniformité n'a point lieu; chaque feuille a ses nerfs arrangés à sa manière: il n'y en a pas deux sur l'Arbre fantastique qui se ressemblent. Mais, ce qu'il y a d'admirable, c'est que, sur chaque feuille, les nervures s'arrangent symmétriquement, & représentent distinctement mille



fortes d'objets; tantôt une colonnade, un obélisque, une décoration; tantôt des instrumens d'arts & de métiers; ici, des figures de géométrie, des problèmes d'algèbre, des systèmes astronomiques; là, des machines de physique, des instrumens de chymie, des plans d'ouvrage dans tous les genres, vers, prose, discours, histoire, romans, chansons, fadaïses & autres.

Ces feuilles ne se fanent point. Dès qu'elles sont parvenues à leur perfection, peu à peu elles s'amincissent prodigieusement,

84 L'ARBRE FANTASTIQUE

& se plient & replient mille fois sur elles-mêmes. En cet état, elles sont si légères, que le vent les emporte; & si petites, qu'elles peuvent entrer par les pores de la peau. Une fois admises dans le sang, elles circulent avec les humeurs, & pour l'ordinaire s'arrêtent dans le cerveau, où elles causent une maladie singulière, dont voici la marche.

Lorsqu'une de ces feuilles s'est fixée dans le cerveau, elle s'imbibe, se dilate, se déploie, redevient telle qu'elle étoit sur l'Arbre fantastique, & présente à l'ame les images dont elle est

L'ARBRE FANTASTIQUE. 85

chargée. Pendant ces développemens, le malade a l'œil fixe, & l'air rêveur. Il semble voir & écouter ce qui se passe autour de lui, mais il s'occupe de toute autre chose. Il se promène quelquefois à grand pas, & quelquefois il reste immobile. Il se frotte le front, frappe du pied, se bat les flancs, se ronge les ongles. Ceux qui ont vu un géomètre qui touche à la solution d'un problème, un physicien qui aperçoit les premières lueurs d'une explication physique, un poëte qui échaffaude une pièce, ont dû observer ces symptômes.

F iij

Cet état violent procède des efforts que fait l'ame, pour discerner ce qui se trouve tracé sur la feuille; & il dure plus ou moins, selon que cette feuille tarde plus ou moins à se déployer, & à se présenter commodément.

Le déclin de la maladie s'annonce par de légères émanations du cerveau, telles que quelques idées subitement conçues, quelques vues jettées en courant sur le papier, quelque plan tracé à la hâte. L'ame commence à discerner les objets, & à contempler à son

aïse la feuille fantastique.

Ces derniers symptômes annoncent une crise prochaine, & qui ne tarde pas à se déclarer par une évacuation générale de tout ce qui s'est transmis au cerveau. Alors les vers coulent, les difficultés s'éclaircissent, les problèmes se résolvent, les phénomènes s'expliquent, les dissertations se multiplient, les chapitres s'entassent; le tout prend la forme d'un livre, & le malade est guéri. De tous les accidents qui lui affligeoient le cerveau, il ne lui reste qu'un-

88 L'ARBRE FANTASTIQUE.

ne affection démesurée pour  
ce qu'il vient d'enfanter avec  
tant de peine,



---

---

## CHAPITRE XI.

### LES PRÉDICTIONS.

VOILA à peu près, ajouta l'esprit élémentaire en me montrant l'étendue de l'Arbre fantastique, voilà des feuilles pour un siècle de vues, de découvertes & d'écrits. Tu peux examiner, à ton aise, ce qui, pendant tout ce temps, tourmentera plus d'un million de têtes.

Je m'approchai, & m'occupai long-temps à contempler cet arbre merveilleux, sur-tout celles de ses branches sur lesquelles vé-

gettoient les sciences; &, après en avoir considéré jusqu'aux derniers rameaux avec toute l'attention & l'exactitude dont je suis capable, je me crois fondé à faire ici quelques prédictions.

La branche historique fait un effet admirable; tous les événements y sont peints en camayeu, comme de la main des plus grands maîtres. Autant de feuilles, autant de petits tableaux. Ce qui surprendra le plus, c'est que ces tableaux, considérés dans différents points de vue, représentent bien le même sujet, mais le représentent d'une



tout autre manière : & , selon la façon de l'envifager, la même action paroît bravoure ou témérité, zèle ou phanatisme, politique ou trahifon, droiture ou ineptie, orgueil ou grandeur d'ame. Ainfi, fuivant le point de vue dans lequel ces feuilles fe présenteront au cerveau d'un hiftorien, il verra les chofes en bien ou en mal, & écrira en conféquence. Je ne voudrois point qu'on intitulât de femblables ouvrages, *Hiftoire de ce qui s'eft paffé dans tel temps* ; mais plutôt, *Manière dont tel écrivain a vu ce qui s'eft paffé*. Au furplus, cette branche eft très-bien



fournie, & doit l'être. Tant qu'il y aura des hommes, il y aura des ambitieux, des traîtres, des brouillons, des gens de mérite oubliés, des fourbes parvenus, des vertus opprimées, des vices triomphants, des contrées ravagées, des villes abandonnées au pillage, des trônes enfanglantés; & voilà de quoi se nourrit l'histoire: école singulière, où l'on envoie la jeunesse prendre des leçons d'humanité, de candeur & de bonne foi.

La branche métaphysique n'est guère moins fournie: mais ses feuilles sont fort minces, & leurs

nervures si excessivement petites, qu'elles ne sont presque pas appercevables. Je plains fort les cerveaux où elles s'introduiront. Je ne vois qu'un seul moyen de les tirer d'embaras : c'est de traiter à la moderne les questions les plus épineuses ; je veux dire, de suppléer, à la netteté des vues, & à la profondeur des réflexions ; par un ton de suffisance qui puisse en imposer.

La branche morale languit, & ne reçoit presque plus de suc ; ses feuilles flétries annoncent une ruine prochaine ; hélas ! elle se meurt. Les plans qui y sont

tracés sont tout défigurés. On doit bien s'en appercevoir par les ouvrages qu'on nous donne dans ce genre. On y confond les idées du bien & du mal; la vertu n'y est plus reconnoissable, & l'on ne sçait plus ce qu'on doit appeller vice. Tout n'est pourtant pas dit. Il reste bien des arguments à publier contre l'idée surannée qu'on s'étoit faite de la justice; bien des bons-mots à débiter contre ceux qui, malgré les lumières du siècle, parlent encore de la probité comme on en parloit au bon vieux temps; bien de nouvelles preuves qui démontrent qu'il ne faut

point chercher d'autre règle de conduite, que l'intérêt de sa nation, l'intérêt de sa famille, & sur-tout l'intérêt personnel. A de si belles leçons, les Babylo-niens battront des mains, & di-ront : » Dans le vrai, toute la « terre étoit aveugle; ce n'est que « d'aujourd'hui qu'on voit clair «.

La branche de la poësie est en fort mauvais état; il ne lui reste que quelques rameaux, entr'au-tres le rameau dramatique, qui même ne se soutient que bien foiblement. Il se montrera de temps en temps à Babylone quel-ques tragiques, mais point de

comiques. J'en soupçonne la cause. Autrefois les Babyloniens n'étoient que ridicules; on les mettoit sur la scène, & on rioit: aujourd'hui, ils sont presque tous vicieux, mais vicieux par principes; & des gens de cette espèce ne font point rire. Les mœurs commencent à n'avoir plus rien de théâtral.

La masse totale des éloges est très-considérable. La branche de l'Arbre fantastique qui les porte, plie sous le poids. Il y en aura d'applicables à un grand dont on attend quelque bienfait; à un auteur dont on a été provoqué,

provoqué, & auquel on rend hommage pour hommage; à un autre, qu'on provoque & qu'on salue afin d'en être salué. Il y en aura de commercables, & qui se vendront, à l'un pour sa protection, à l'autre pour sa table, & à l'autre pour son argent. Il y en aura aussi, & même abondamment, pour ceux qui les mendient: mais il ne s'en donnera guère à ceux qui en méritent le plus.

Avec le seul bon-sens & les plus simples notions que fournit un rameau de la branche philosophique, & qui appren-

*Partie II.*

G

nent à estimer les choses de cette vie ce qu'elles valent, il se formera, dans le peuple, nombre de philosophes pratiques; tandis que, chez les gens de lettres, toute la pénétration imaginable, toute la science qu'ils croient avoir, tout l'esprit du monde ne formera que des philosophes manqués. Ils fuiront les louanges, mais en ménageant un sentier détourné par lequel elles puissent venir à eux. Ils afficheront le zèle le plus ardent pour tous les citoyens, & même pour tous les hommes en général; mais ils ne se soucieront que d'eux-mêmes. Ils trancheront



sur les questions les plus compliquées, les plus obscures & les plus importantes, avec une confiance qui étonnera; mais, en décidant tout, ils n'éclairciront rien. La modestie la plus recherchée composera leur extérieur; intérieurement ils seront dévorés par l'ambition. Et, de telles gens, nous les nommerons philosophes! C'est ainsi que nous donnons le nom d'étoiles à ces feux légers qui s'allument quelquefois dans la haute région de l'air, tracent un sillon lumineux, & dans l'instant s'évanouissent.

En général, je crus voir, sur

G ij

un grand nombre de feuilles, des choses tout-à-fait contradictoires : Le siècle s'écoulera, & les sentiments sur les mêmes objets ne se réuniront point. Comme à l'ordinaire, chacun dira son avis & attaquera les autres. On se brouillera; & les ironies les plus amères, les invectives les plus fortes, les railleries les plus sanglantes, rien ne fera épargné pour faire rire la foule & faire pitié au sage.

En général, je crains voir sur

61



---

 CHAPITRE XII.

## LE SYSTÈME.

D'UN nombre infini de plans de différents ouvrages que je vis tracés sur les feuilles de l'Arbre fantastique, je m'en rappelle trois. Dans l'un, il est question d'un sujet très-abstrait, mais traité si singulièrement, que peut-être on ne fera pas fâché d'en trouver ici une légère esquisse.

« Quand j'ai examiné la matière, j'ai cru voir qu'elle ne pouvoit penser, & je n'ai point balancé à admettre l'existence

G iij

» des êtres purement spirituels.  
 » Il est vrai qu'on n'a jamais pu  
 » se former la moindre idée de  
 » ces substances. Cela prouve  
 » que la sagacité des hommes ne  
 » va pas fort loin : cela prouve-  
 » t-il qu'il n'y a rien au-delà ?

» Quand j'ai porté mes regards  
 » sur les animaux, je n'ai pu  
 » m'empêcher de croire qu'ils  
 » pensoient, & que tant d'in-  
 » dustrie n'étoit pas sans quel-  
 » que intelligence. Ils sont donc  
 » pourvus, disois-je, d'une sub-  
 » stance spirituelle. Mais quoi !  
 » ces insectes, ces cirons, ces  
 » animaux microscopiques, qui

» pullulent sans nombre dans le  
 » plus petit espace, auroient-ils  
 » chacun une ame spirituelle,  
 » c'est-à-dire, inaltérable, im-  
 » mortelle? Je ne pense pas qu'u-  
 » ne telle opinion entre jamais  
 » dans une tête saine.

» Me rappelant ensuite cet  
 » être intelligent répandu sur  
 » toute la terre & peut-être au-  
 » delà, ce vaste esprit dont quel-  
 » ques anciens philosophes ont  
 » parlé sous le nom d'ame uni-  
 » verselle; j'ai cru que, sans mul-  
 » tiplier les substances spirituelles  
 » à l'infini, cette ame étoit tout-  
 » à-fait propre à les remplacer,

» & que feule elle pouvoit  
 » fuffire à vivifier tous les ani-  
 » maux. J'ai donc embrassé l'o-  
 » pinion des anciens, mais avec  
 » quelques restrictions.

» Ils se perfuadoient que tout  
 » être organique qui pense est  
 » animé par une parcelle de l'a-  
 » me univerfelle ; cela ne se  
 » peut. Si cette ame est capable  
 » de perceptions, elle est spiri-  
 » tuelle ; si elle est spirituelle,  
 » elle est indivifible ; &, si elle  
 » est indivifible, il ne peut s'en  
 » détacher aucune partie pour  
 » aller animer quoi que ce puiſſe  
 » être. Si cet esprit informe dif-

» férens corps, c'est qu'il opère  
» en même-temps en différens  
» lieux, & non pas qu'il envoie  
» nulle part aucune émanation  
» de sa substance,

» De plus : les anciens pen-  
» soient que l'homme, comme  
» les animaux, puisoit dans l'a-  
» me universelle toute l'intelli-  
» gence dont il est doué ; autre  
» erreur. Si nous considérons  
» dans l'homme ce principe ca-  
» ché qui le porte à efficace-  
» ment à suivre les impressions  
» des sens, fussent-elles les  
» moins conformes à la raison,  
» nous conviendrons, avec les an-

» ciens , que ce principe doit  
» être le même que celui qui  
» anime , gouverne & dirige  
» les animaux ; on y reconnoît  
» le caractère purement fenfitif  
» de l'ame univerfelle. Mais ,  
» quand j'apperçois dans l'hom-  
» me cet autre agent qui tend à  
» foumettre toutes fes aétions  
» aux règles de la juftice ; qui  
» s'élève fi fouvent contre les  
» fens ( quoique rarement avec  
» succès ) ; qui , lors même qu'il  
» ne réuffit pas à empêcher le  
» crime , ne manque jamais de  
» l'environner de remords & de  
» repentirs ; je ne puis m'em-  
» pêcher de croire qu'outre l'es-



» prit universel il se trouve dans  
» l'homme un autre principe d'un  
» ordre bien supérieur : principe  
» connu sous le nom d'ame rai-  
» sonnable. Il est manifeste, par  
» le choc des passions & de la  
» raison, qu'il y a, dans nous, deux  
» êtres en contradiction qui se  
» heurtent. S'il étoit permis de  
» comparer des choses d'une na-  
» ture si différente, je dirois que  
» tout corps qui participe à l'ame  
» universelle est comme une  
» éponge imbibée d'eau & plon-  
» gée dans une mer; & que si,  
» de plus, ce corps est doué d'u-  
» ne ame raisonnable ( ce qui ar-  
» rive dans l'homme ), c'est com-

» me cette même éponge im-  
 » prégnée d'eau, mais dans la-  
 » quelle une goutte d'huile auroit  
 » pénétré.

» Enfin, les anciens se perfua-  
 » doient que l'ame universelle  
 » étoit répandue partout ; & cela  
 » ne sçauroit être encore. Peut-  
 » être embrasse-t-elle le globe ter-  
 » restre ; peut-être s'étend-elle à  
 » tout le système solaire ; peut-  
 » être va-t-elle encore plus loin :  
 « mais, toujours est-il certain  
 » qu'elle a ses bornes ; il n'y a  
 » que Dieu qui remplisse l'im-  
 » mensité.

» Mais, comment admettre  
» l'existence d'un être pensant,  
» qui, tout borné qu'il est, a  
» pourtant une si énorme étendue?  
» Quelles idées se faire de  
» sa capacité & de ses limites?  
» Comment peut-il animer tant  
» de corps physiquement séparés  
» les uns des autres, & formant  
» autant d'individus? Approfon-  
» dissons, autant qu'il est en  
» nous, ces abyfmes d'obscurité.

» Puisque les substances  
» spirituelles n'ont point de so-  
» lidité, elles font pénétrables,  
» & n'occupent aucun lieu. De  
» ce qu'elles font pénétrables,

110 LE SYSTESME.

» il fuit que plusieurs esprits  
» peuvent exister dans un seul  
» & même espace , & qu'un  
» corps peut aussi se trouver  
» dans ce même espace. De ce  
» qu'elles n'occupent aucun lieu,  
» il fuit qu'elles n'ont ni lon-  
» gueur, ni largeur, ni profon-  
» deur; qu'elles n'ont aucune  
» étendue proprement dite. Mais  
» toujours un esprit est-il un être  
» réel, une substance : quoiqu'il  
» n'occupe aucun lieu, il se  
» trouve nécessairement quel-  
» que part; &, quoiqu'il n'ait  
» point d'étendue proprement  
» dite, il a nécessairement ses  
» bornes. Ainsi, dans un sens

LE SYSTESME. III

» métaphysique, on peut dire  
» que tous les êtres spirituels  
» ont plus ou moins d'exten-  
» sion, contiennent, sont con-  
» tenus : Et, dès-lors, nous  
» pouvons revenir à notre com-  
» paraifon de l'éponge pénétrée  
» d'une goutte d'huile, imbue  
» d'eau, & plongée dans une mer.

» D'un autre côté, en vertu  
» des loix de la combinaifon, le  
» réfultat des unions diffère né-  
» cessairement des substances  
» qui s'uniffent; & l'on ne voit  
» pas que l'ame & le corps doi-  
» vent faire une exception.  
» Quand l'esprit & la matière se

112 LE SYSTESME:

» font unis, n'y cherchez plus l'es-  
» prit tel qu'il étoit auparavant ;  
» il s'est, en quelque sorte, maté-  
» rialisé : n'y cherchez plus la ma-  
» tière telle qu'elle étoit aupara-  
» vant ; elle est, en quelque sorte,  
» spiritualisée. De ce mélange,  
» résulte un nouvel être, autre  
» que l'esprit pur, quoiqu'il  
» tienne de lui sa plus grande  
» vertu ; autre que la matière  
» brute, quoiqu'il participe de  
» ses qualités : c'est un être par-  
» ticulier, qui forme individu ;  
» & qui pense à part ; enfin, c'est  
» un être tel que vous qui li-  
» sez ces choses, tel que moi  
» qui les écris. Ainsi ce qui ap-  
perçoit

se perçoit dans nous n'est , à  
 se proprement parler , ni l'esprit  
 se universel, ni l'ame raisonnable,  
 se ni la matière organique ; mais  
 se le composé des trois. De mê-  
 se me ; quand un lion rugit , ce  
 se n'est pas l'ame universelle qui  
 se entre en fureur ; c'est le com-  
 se posé de cette ame & du cer-  
 se veau du lion. De-là vient que  
 se chaque animal forme un indi-  
 se vidu pensant solitairement ,  
 se quoique tous les animaux ne  
 se pensent qu'en vertu d'un seul  
 se & même esprit, qui est l'ame  
 se universelle. Pursuivons ; &  
 se ne perdons point de vue la  
 se foible lumière qui nous guide

*Partie II.*

H

» dans ces routes obscures.

» Nous avons vu que , pour  
» former un animal, il suffit d'u-  
» ne combinaison de la matière  
» organique & de l'esprit uni-  
» versel ; & que , pour former  
» un homme, il faut une autre  
» union de la matière organique ,  
» de l'esprit universel , & de l'a-  
» me raisonnable. Si l'esprit uni-  
» versel y manquoit ; toujours  
» soumis aux lumières de l'ame  
» raisonnable, nous ne verrions  
» que des hommes vertueux &  
» sans taches, tels qu'il ne s'en  
» trouve point. Si l'ame raison-  
» nable venoit à manquer ; aban-



20 donnés à l'instinct de l'esprit  
 20 universel, qui toujours suit  
 20 l'attrait des sens, nous ne ver-  
 20 rions que des monstres livrés  
 20 au vice & au désordre.

20 L'ame raisonnable s'unit  
 20 au corps humain dans l'instan-  
 20 t où le mouvement essentiel à la  
 20 vie s'y établit : elle s'en sépare  
 20 au moment où ce mouvement  
 20 s'éteint ; & , une fois séparée ,  
 20 on sçait qu'elle ne s'y réunit  
 20 plus ; elle s'éloigne pour ja-  
 20 mais ; & entre dans une car-  
 20 rière dont elle ne doit point  
 20 trouver la fin.

L'ame universelle doit s'unir  
& se séparer dans les mêmes  
circonstances : mais, elle ne  
se sépare pas toujours sans re-  
tour. Que, dans un homme  
quelconque, le mouvement  
essentiel à la vie, après s'être  
totalement éteint, vienne à se  
renouveler, chose que tout  
physicien sçait très-possible ;  
qu'arrivera-t-il ? L'ame rai-  
sonnable, qui s'est retirée au  
moment de l'extinction du  
mouvement vital, ne peut re-  
paroître : mais, l'ame univer-  
selle, présente à tout, ne peut  
manquer de s'unir de nouveau  
à ce corps organique remis en

» mouvement. Cet homme est  
 » mort; car son ame s'est fé-  
 » parée de son corps. Il conser-  
 » ve pourtant l'air d'un homme  
 » vivant; parce que l'ame uni-  
 » verselle s'est rétablie dans son  
 » cerveau, qu'elle dirige telle-  
 » ment quellement.

» Tel vous paroît parfaite-  
 » ment revenu d'une attaque  
 » d'apoplexie, d'un affoupisse-  
 » ment léthargique, d'une longue  
 » pamoison, qui ne reprend  
 » vie qu'à moitié; son ame s'est  
 » retirée; il ne lui reste que l'es-  
 » prit universel. Un excès de  
 » joie, un excès de douleur,

» tout faififfement peut causer  
» la mort, & l'occasionne, en  
» effet, plus fouvent qu'on n'i-  
» magine. Qu'un mouvement  
» de jalousie ou de colere  
» vous affecte à certain point;  
» votre ame, trop fortement  
» ébranlée, quitte pour jamais  
» fa demeure : &, quoiqu'en  
» difent vos amis, quoique vous  
» en difiez vous-même, vous  
» voilà mort, décidément mort.  
» On ne vous enterre pourtant  
» point : l'ame univerfelle vous  
» représente, à tromper tout le  
» monde, à vous tromper vous-  
» même.

» Ne vous plaignez donc ja-  
 » mais qu'un parent vous ou-  
 » blie, qu'un ami vous aban-  
 » donne, qu'une femme vous tra-  
 » hit. Hélas! peut-être y a-t-il  
 » longtemps que vous n'avez ni  
 » femme, ni parents, ni amis :  
 » ils sont morts; il ne vous reste  
 » que leurs simulacres.

» Combien de trépas de cet-  
 » te espèce n'ai-je pas vu à Ba-  
 » bylone? Jamais, par exemple,  
 » les maladies les plus conta-  
 » gieuses n'y ont fait tant de  
 » ravages, que les pieufes tra-  
 » cafferies des derniers temps. Il  
 » est vrai que les Babyloniens

» sont tellement constitués, que  
 » leur ame tient très-peu; la  
 » moindre secousse la sépare  
 » du corps: c'est un fait d'ob-  
 » servation. Qu'on se rappelle  
 » leur fameuse querelle sur la  
 » musique, leur acharnement,  
 » leur fureur: Y eut-il bien des  
 » têtes qui restassent intactes?  
 » Ils sont fous, disoient quel-  
 » ques gens raisonnables: mais,  
 » moi, je sçavois qu'ils étoient  
 » morts.

» Devant Dieu soit l'ame de  
 » l'auteur des *Petites lettres à de*  
 » *grands philosophes!* Il y avoit  
 » longtemps qu'il menaçoit; il

» mourut, enfin, il y a quelques  
» mois. Tout aussitôt, l'ame  
» universelle, restée maîtresse  
» de son cerveau, y dénicha  
» quelques lambeaux de vers;  
» elle les accrocha les uns aux au-  
» tres, comme elle put; & conf-  
» truisit cette froide comédie,  
» dont l'indécence a révolté  
» tout ce qui reste de vivants à  
» Babylone.

» Je parlerai maintenant des  
» marques auxquelles on peut  
» distinguer les vivants des  
» morts : & sans doute que  
» le lecteur voit déjà quels peu-  
» vent être ces signes. Voir le

» mal d'un œil tranquille ; ne  
 » point être touché de la vertu ;  
 » n'écouter que l'intérêt propre ;  
 » & , sans remords , s'abandon-  
 » ner au torrent du siècle : signes  
 » de mort. Soyez sûr qu'aucune  
 » ame raisonnable n'informe des  
 » machines si défordonnées. Que  
 » de morts parmi nous ? me dira-  
 » t-on. Que de morts parmi  
 » nous ? répondrai-je.

» Comme il y a des signes qui  
 » annoncent que tel particulier  
 » qui se croit , & que vous croyez  
 » vous-même plein de vie , en est  
 » pourtant privé ; il y en a aussi  
 » qui annoncent les ravages que



» ces morts cachées ont fait  
 » dans le monde. Par exemple,  
 » il doit y avoir eu, depuis quel-  
 » ques années, une grande mor-  
 » talité chez les gens de lettres:  
 » car, si vous observez presque  
 » toutes les productions de la  
 » littérature moderne, vous n'y  
 » trouverez que des jeux d'i-  
 » dées, des principes ruineux,  
 » des assertions hasardées, des  
 » lueurs qui éblouissent. Hélas!  
 » nos auteurs ne font manifeste-  
 » ment que des machines,  
 » dont se joue l'ame universelle.

» Et, tout récemment, n'a-  
 » vons-nous pas eu de nouvelles

» preuves de cette mortalité ?  
 » Que désignent ces petits li-  
 » bres indignes du jour ? ces  
 » *Quand ? ces Si ? ces Qu'est-*  
 » *ce ? ces Pourquoi ?* & je ne sçais  
 » combien d'autres dont nous  
 » sommes inondés ? Comptez  
 » que ceux qui les écrivent ,  
 » aussibien que ceux qui les ac-  
 » cueillent , sont morts. Gardez-  
 » vous de penser que des ames  
 » raisonnables soient capables  
 » de tels excès.

» J'ouvrirai encore une porte à  
 » de nouvelles réflexions ; & je  
 » finis. Supposant un homme  
 » qui , comme tant d'autres ,

26 végète seulement, & se trou-  
 27 ve réduit à l'ame universelle;  
 28 je demande si la lignée d'un  
 29 tel homme n'y est pas réduite  
 30 comme lui. Si cela est, je plains  
 31 notre postérité. Les ames rai-  
 32 sonnables étoient rares chez  
 33 nos pères; elles le sont encore  
 34 davantage chez nous; fure-  
 35 ment il ne s'en trouvera plus  
 36 chez nos neveux. Tout va en  
 37 dégénérent, & nous touchons  
 38 au dernier degré cc.



---

---

**C H A P I T R E XIII.****ÉPITRE AUX EUROPÉENS.**

**L**E second des ouvrages, dont je me souviens d'avoir vu le plan tracé sur les feuilles de l'Arbre fantastique, étoit rédigé en forme de lettre adressée à toutes les nations de l'Europe. En voici le précis.

» Peuples puissants d'Europe ;  
» peuples polis, ingénieux, sçavants, guerriers, faits pour  
» commander aux autres ; peuples les plus accomplis de la  
» terre ; les temps sont arrivés :

ÉPITRE AUX EUROPÉENS. 127

vos vues profondes sur le bon-  
heur des hommes ont fructi-  
fié : vous jouissez enfin ; & je  
vous en félicite.

Dans l'enfance de la natu-  
re, ces siècles grossiers où les  
hommes, errants dans les cam-  
pagnes, se nourrissoient des  
fruits que la terre leur prodi-  
guoit, une parfaite sécurité,  
des plaisirs aisés, une paix pro-  
fonde, ou plutôt une langueur  
mortelle, tenoient dans l'en-  
gourdissement toutes les facul-  
tés de l'ame. Mais, dès que les  
douceurs de la propriété eurent  
flatté le cœur humain ; dès que

Y 28 ÉPITRE AUX EUROPÉENS.

» chacun eut enclos un champ ;  
» en disant, *Ceci est à moi* ; dès-  
» lors tout se mit en action. On  
» eut trop d'une chose, trop peu  
» d'une autre ; on donna le su-  
» perflu pour ce qui manquoit :  
» & le commerce s'établit. Il se  
» fit d'abord de proche en pro-  
» che ; ensuite, d'un pays à un  
» autre ; & , enfin, de l'une des  
» quatre parties du monde aux  
» trois autres. Depuis ce temps,  
» le genre humain n'a plus for-  
» mé qu'une nombreuse famille ;  
» dont les membres sont, sans  
» fin, occupés à se tromper mu-  
» tuellement. L'esprit de dé-  
» fiance, de finesse & de frau-  
de,

ÉPITRE AUX EUROPÉENS. 129

de, ont développé tous les  
ressorts de l'ame; les talents se  
sont montrés, les arts ont  
pris naissance; & les hommes  
commencent à jouir de toute  
l'étendue de leur intelligen-  
ce.

Qu'ils ont bien rencontré,  
ces spéculateurs profonds, qui  
vous ont dit : *Voulez-vous  
faire fleurir un état? favorisez  
la population; car la force &  
la richesse réelle consistent dans le  
grand nombre de citoyens. Pour  
favoriser la population, étendez  
de plus en plus le commerce;  
établissez des manufactures.*

Partie II.

I

130 ÉPITRE AUX EUROPÉENS.

» introduisez des arts de toute es-  
» pèce : & , pour consommer les  
» superfluités , appelez le luxe.  
» Que vos fastes conservent pré-  
» cieusement les noms de ceux  
» qui vous ont ouvert cette voie  
» admirable.

» Il est vrai qu'en suivant  
» cette route , vous avez man-  
» qué le but , qui étoit la popu-  
» lation. Quelque fortune qu'on  
» ait , elle se trouve absorbée  
» par les dépenses excessives  
» qu'exige le luxe , & qui tou-  
» jours excèdent les revenus : il  
» n'en reste point pour élever &  
» établir des enfants ; il faut



» bien prendre des mesures, pour  
» n'en avoir qu'un petit nombre  
» ou n'en point avoir du tout.  
» De longues lignées n'ont pu  
» convenir que dans ces temps  
» reculés, où vos ancêtres, abon-  
» damment pourvus du néces-  
» faire, étoient infortunés au  
» point de n'avoir pas même  
» d'idée du faste. Il ne faut pas  
» s'étonner si des gens assez bar-  
» bares pour ne connoître ni  
» foie, ni dentelles, ni jus, ni  
» chocolat, ni la fève du Bour-  
» gogne, ni le feu du Cham-  
» pagne, peuplèrent tant du cô-  
» té du Nord, qu'ils inondè-  
» rent toutes vos contrées, fon-

132 ÉPITRE AUX EUROPEËNS.

» dèrent des monarchies, & dic-  
» tèrent des loix qu'on révére  
» encore aujourd'hui.

» Mais qu'importe la popu-  
» lation & la multitude? Ré-  
» jouissez-vous, peuples fortu-  
» nés; car vous avez du tabac  
» & du café, de la canelle &  
» de la muscade, du sucre &  
» des pelleteries, de la porce-  
» laine du Japon & des magots  
» de la Chine. Que vous êtes  
» heureux! & que vous devez  
» avoir l'ame tranquille!

» Il est vrai que les fatigues,  
» la faim, la soif, les écueils,

ÉPITRE AUX EUROPÉENS. 133

les tempêtes, tôt ou tard font  
périr ces commerçants insatiables, qui vont au-delà des mers vous chercher ces précieuses superfluités. Mais par combien d'avantages n'êtes-vous pas dédommagés de ces petits inconvénients? La face de l'Europe s'est renouvelée: jusqu'à vos tempéraments, tout est changé. Des milliers de quintaux d'épicerie circulent dans votre sang, portent le feu dans l'intimité des fibres, & donnent une nouvelle manière d'être. Ni votre santé, ni vos maladies ne ressemblent plus à celles de vos pères. Leur

» constitution robuste, la sim-  
» plicité de leurs mœurs, leurs  
» vertus naïves, font-elles com-  
» parables aux avantages dont  
» vous jouissez? Cette sensibi-  
» lité des organes, cette déli-  
» cateffe d'esprit & de corps,  
» cette finesse d'intelligence, ces  
» lumières universelles, ces vi-  
» ces de tout genre.... Quoi di-  
» ra-t-on? faut-il aussi compter  
» les vices au nombre des féli-  
» cités actuelles de l'Europe?  
» Oui, sans doute: ne prouve-  
» t-on pas tous les jours que la  
» vertu pouvoit jadis être utile  
» à la bonhomie de vos an-  
» cêtres; mais que, pour des

citoyens éclairés, & qui ne se  
 guident plus par les anciens  
 principes, le vice est absolu-  
 ment nécessaire, ou plutôt  
 change de nature & devient  
 vertu?

Un autre avantage que vous  
 devez à la profondeur de votre  
 politique & à l'immensité de  
 votre commerce, c'est qu'à  
 chaque instant il s'offre des oc-  
 casions de montrer votre cou-  
 rage, & de mettre en pratique  
 votre vertu guerrière.

Quand jadis vos contrées  
 étoient soumises à cette vaste

136 ÉPITRE AUX EUROPÉENS:

» domination qui absorba toutes  
» les autres, elles croupissoient  
» dans l'indolence; vous n'aviez  
» que des guerres courtes & de  
» longues paix; tout languissoit.  
» Depuis que, des débris de ce  
» grand corps, il s'est formé cent  
» petits états, tout s'est ranimé.  
» Les Européens se sont brouil-  
» lés & battus sans fin pour  
» de petits coins de terre; la  
» vie est revenue au grand art  
» des héros, l'art de saccager  
» des provinces & de verser le  
» sang: & l'on a enfin établi cet  
» équilibre si vanté, qui soulève  
» toute l'Europe; dès que la  
» moindre de ses parties s'ébran-

ÉPITRE AUX EUROPÉENS. 137

le, & au moyen duquel il suffit  
d'une étincelle pour embraser  
toute la terre.

Ne regrettons point ces  
temps féconds en guerriers,  
où, de tous côtés, des héros  
campagnards, chacun à la tête  
de deux ou trois cents vassaux,  
se harceloient sans fin.  
Les germes de dissention qu'on  
ne trouvoit plus assez fréquemment  
dans vos climats, on a  
été les chercher aux extrémités  
de la terre; &, du sein de  
deux Indes, le commerce vous  
apporte de nouvelles semen-

138 ÉPITRE AUX EUROPÉENS.

» ces de haine, de discorde &  
» de guerre.

» Ces sources fécondes ne font  
» pas épuisées; il reste encore  
» des pays à découvrir. Nations  
» infatigables! votre courage  
» est-il abbatut? Eh quoi! vous  
» borneriez-vous à vos derniers  
» progrès, comme si la terre  
» manquoit à vos recherches?  
» N'irez-vous jamais arborer vos  
» étendards, & bâtir quelque fort  
» directement sous les pôles? Ré-  
» veillez-vous, peuples actifs:  
» il reste encore des richesses à  
» piller, des contrées à dévas-  
» ter, du sang à répandre.



« Mais, pourquoi porteriez-  
« vous les yeux sur ces objets ?  
« Vos possessions ne sont-elles  
« pas immenses ? votre luxe n'est-  
« il pas monté au suprême dé-  
« gré ? est-il encore de nouveaux  
« vices à introduire parmi vous ?  
« & ne commencez-vous pas à  
« secouer le joug importun de  
« toute espèce de devoir ? Sans  
« doute, vous êtes bien, & ja-  
« mais vous ne fûtes mieux. Le  
« peu de chemin qui vous reste  
« pour arriver à la perfection,  
« vous l'aurez bientôt fait. Quand  
« la sagesse moderne, qui se ca-  
« che encore timidement dans  
« l'ombre, aura paru au grand

» jour ; quand elle aura levé sa  
 » tête altière , & qu'elle verra  
 » l'Europe à ses pieds adopter gé-  
 » néralement ses maximes ; alors  
 » vous n'aurez ni principes de  
 » religion , ni principes de mo-  
 » rale : vous serez au comble de  
 » la félicité « .



---

 CHAPITRE XIV.

## LES MAXIMES.

LE troisieme ouvrage dont je me rappelle d'avoir vu l'esquisse sur l'Arbre fantastique, étoit intitulé, *Règles de conduite pour le dix-huitième siècle, adressées à un jeune Babylonien qui entre dans le monde.* Il contenoit les maximes suivantes.

- » Chaque pays a ses coutu-
- » mes, chaque siècle ses mœurs;
- » &, dans la sagesse des hommes,
- » la seule maxime invariable est
- » de varier selon les temps & les

» lieux. Voici les principes les  
 » plus sûrs pour Babylone & le  
 » temps présent.

» Il importe peu d'avoir un  
 » vrai mérite ; mais il est essen-  
 » tiel d'avoir de petits talens.  
 » Faire sa cour, par exemple, &  
 » de jolis vers, c'est de quoi par-  
 » venir, & plus loin qu'on ne  
 » peut penser.

» De grands vices vous feront  
 » pardonner ; mais le moindre  
 » ridicule vous perdra. Vous  
 » pensez bien, & vous dites  
 » d'excellentes choses : mais gar-  
 » dez-vous d'éternuer ; vous vous

» en acquittez de si mauvaise  
 » grace , que toute la gravité ba-  
 » bylonienne n'y pourroit tenir ;  
 » & vous diriez de meilleures  
 » choses encore , qu'on ne pour-  
 » roit plus prendre sur foi de  
 » vous écouter.

» Ayez singulièrement soin d'a-  
 » gir en rapportant tout à vous-  
 » même , & de parler en rappor-  
 » tant tout au bien-public. C'est  
 » un beau mot que celui de *bien*  
 » *public* : jamais , si vous vou-  
 » lez , il n'entrera dans votre  
 » cœur ; mais il faut qu'il soit  
 » toujours dans votre bouche.

143  
 95

» Ne cherchez point l'estimé  
 » des Babyloniens en place, ce-  
 » la ne mene à rien ; cherchez à  
 » plaire. Que voulez-vous qu'on  
 » fasse pour vous avec de l'esti-  
 » me ? C'est un sentiment si froid,  
 » qui n'a, avec le *soi*, qu'un rap-  
 » port si éloigné ! Mais amusez  
 » leurs grandeurs & leurs éminén-  
 » ces, vous leur devenez pré-  
 » cieux ; elles ne vous perdent  
 » plus de vue ; elles feront tout  
 » pour vous , & penseront né  
 » pouvoir jamais en faire assez.

» Vous n'attendrez point pour  
 » solliciter qu'il se présente des  
 » places que vous foyez en état  
 de

de remplir ; ce seroit proba-  
 blement celles que vous n'ob-  
 tiendriez pas. Dans l'occasion,  
 demandez indistinctement tout  
 ce qui s'offrira. Vous ne sça-  
 vez pas cela , vous autres peup-  
 le : mais il entre souvent dans  
 la profondeur de la politique  
 actuelle, de placer des gens inep-  
 tes, & d'éloigner tout homme  
 capable.

Enfin, si vous voulez parve-  
 nir , devenez , selon les cir-  
 constances, flatteur, comme une  
 épître dédicatoire ; charlatan,  
 comme une préface ; verbeux,  
 comme un livre d'art ou de

*Partie II.*

K

» science ; enthousiaste , comme  
 » un demi - philosophe ; men-  
 » teur , comme un historien ; &  
 » téméraire , comme un auteur  
 » qui absolument veut faire par-  
 » ler de lui.

» Voilà les vrais principes de  
 » la sagesse : mais n'oubliez pas  
 » que c'est de la sagesse Babylon-  
 » nienne du dix-huitième siècle. »





---

**CHAPITRE XV.****LES THERMOMÈTRES.**

COMME j'examinois attentivement une feuille de l'Arbre fantastique, sur laquelle j'appercevois de grands projets & de petits moyens; j'en vis une autre amincie & recoquillée au point d'être presque invisible, se détacher d'un rameau voisin, & disparoître tout-à-coup. Au même instant, je sentis une légère pique au front, & une sorte d'inquiétude dans la tête que je ne sçauois bien exprimer, & qui depuis ne m'a point quitté.

K ij

Surement cette feuille aura pénétré dans mon cerveau , & travaille à s'y développer ; quelque nouvelle invention en résultera tôt ou tard. Je commence même à soupçonner dans quel genre ; & je crois que c'est une affaire de mécanique. La voici, si je ne me trompe.

Les trempes différentes d'esprit , les différents talents , les différentes dispositions dépendent d'une chaleur & d'un mouvement plus ou moins considérables des esprits animaux : c'est une chose décidée chez les physiciens ; & je n'ai garde d'en ap-

pellier. Il s'agiroit de trouver un moyen mécanique de reconnoître dans chaque personne le degré de chaleur & de mouvement du liquide animal; afin de discerner à quoi chacun est propre, & l'employer en conséquence. C'est ce que je cherche, & ce que le développement total de la feuille qui me tracasse le cerveau ne manquera pas de m'indiquer.

Je composerai une quintessence analogue au liquide animal; &, au lieu d'esprit-de-vin, j'en remplirai des thermomètres. A côté du tube, à la place des différents degrés de la température

de l'air , on trouvera l'énumération des objets dont les hommes ont coûtume de s'occuper : au lieu de froid , tempéré , chaud , très-chaud , &c. on lira , Bon pour l'histoire , bon pour la physique , bon pour la poësie , bon pour la robe , bon pour l'épée , bon pour la mître , bon pour le bâton de maréchal , bon pour les petites maisons , &c.

Quand quelqu'un posera la main sur la phiole , la liqueur se condensera , ou se dilatera ; & , montant ou descendant dans le tube , indiquera à quoi cet homme est propre.

Je donnerai de mes thermomètres aux souverains, pour qu'ils se fassent des généraux d'armée, des ministres, des conseils, & surtout des favoris, qui les aiment assez pour leur dire la vérité. J'en donnerai aux prélats, pour pourvoir aux places & aux dignités; car j'observe que ceux qui sont faits pour veiller devroient eux-mêmes être veillés. J'en donnerai aux pères, pour que leurs enfants soient sagement pourvus: on ne les verra plus ceindre d'une épée un fils qu'il devoient consacrer aux autels, ni ensevelir dans un cloître une fille qui auroit fait les dé-

lices d'un époux & le bonheur d'une famille. J'en donnerai aux grands , afin qu'ils discernent ceux qui méritent leur protection : ils ne l'accorderont plus à la bassesse d'un flatteur , à la souplesse d'un intrigant , à l'ostentation d'un homme médiocre qui a des prétentions ; mais au vrai mérite , qui ne se montre à eux que rarement , & ne se montre jamais avec tous ses avantages. J'en donnerai à ces cœurs tendres , ces filles vertueuses faites pour donner de l'ame au petit nombre de nos plaisirs , & pour amortir la multitude de nos chagrins. Avec mon thermomètre ,

elles se choisirent des époux dignes de leur attachement, s'il en est encore; & ne se verront point livrées à ces hommes nés pour le malheur des femmes; ces hommes sans mœurs, qui se marient pour la vie & n'épousent que pour six mois.

Enfin, j'en donnerai aux particuliers, afin que chacun se juge & agisse en conséquence: car, j'observe qu'assez généralement chacun fait tout autre chose que ce qu'il devrait faire; je ne vois que gens déplacés.

Actuellement je sollicite une

pension, afin de fournir aux frais immenses qu'on doit pressentir que je serai obligé de faire en thermomètres, même pour n'en donner qu'à ceux qui en ont le plus besoin.

Il est vrai que la réflexion pourroit tenir lieu de ma liqueur & de mes tuyaux de verre; mais on sçait combien les réflexions sont rares. Par exemple, il en est aujourd'hui de Babylone comme de son théâtre actuel; tout est action, rien n'est pensée: & mes thermomètres deviennent un meuble absolument nécessaire.



---

## CHAPITRE XVI.

### LES LENTILLES.

LA sève qui circule dans l'Arbre fantastique, me dit l'esprit élémentaire, s'épuise à faire naître & nourrir des feuilles. Qu'on examine combien de plans, de vues, de projets passent par la tête des hommes; on sera étonné de la quantité prodigieuse de feuilles que cet arbre doit fournir; & l'on ne sera plus surpris que toute sa substance s'épuise à les produire.

Cependant la sève, en passant

dans la branche philosophique, y fait plus de progrès qu'ailleurs; elle y produit des fleurs, & quelquefois du fruit. Ces fleurs sont d'une forme & d'une couleur singulière, c'est-à-dire, admirable aux yeux des uns, & bizarre aux yeux des autres. L'odeur qu'elles donnent est très-pénétrante; peu l'aiment, beaucoup ne la peuvent supporter: pour s'en accommoder, il faut une tête forte, & un cerveau organisé exprès.

Ces mêmes fleurs sont de la plus grande délicatesse: la moindre variation de l'air en déränge

l'économie. Elles se fanent presque toujours sans laisser aucun fruit.

Enfin, ce fruit est très-tardif; & parvient rarement à une parfaite maturité. C'est une capsule presque ronde, distribuée intérieurement en petites loges, & terminée à son sommet par une couronne.

Les petites loges du fruit philosophique sont pleines de graines transparentes comme le crystal, rondes & applaties comme une lentille, mais infiniment plus petites. Quand le fruit est

mûr, il se rompt; les loges s'ouvrent, les graines fortent. Mais, comme elles sont fort légères, elles restent suspendues en l'air, & le vent les emporte de tous côtés sur la surface de la terre.

Une chose qui t'étonneroit, si tu n'étois un peu versé en chymie & en optique, c'est que ces graines philosophiques ont une analogie singulière avec l'œil. Elles ne s'attacheront à aucun autre corps; mais, dès qu'elles se trouveront à portée de certains yeux, elles ne manqueront jamais de s'y coler, & cela au devant de la prunelle. Comme

elles sont parfaitement transparentes, on ne peut les y appercevoir : mais les effets qu'elles produisent les décèlent.

Celui qui a une graine de cette nature au-devant des yeux voit les choses comme elles sont, & les chimères ne peuvent plus lui en imposer. Ce qui lui paroïsoit grand décroît prodigieusement, & ce qui lui paroïsoit petit s'accroît dans la même proportion ; de sorte qu'à ses yeux tout se met de niveau ou à peu près.

En général, les hommes lui

paroissent si petits, & ces maîtres des autres, qu'il regardoit auparavant comme des coloffes, lui paroissent si peu au-dessus du reste, qu'à peine il en sent la différence.

Il voit jusqu'où va la science des hommes; & la trouve si près de l'ignorance, qu'il ne conçoit pas comment on peut tirer vanité de l'une & avoir honte de l'autre.

Il voit à nud le fantôme de l'immortalité, l'idole des grands hommes, & la risée des sages. Il voit les noms célèbres percer  
un

un peu plus ou moins dans l'a-  
venir ; & , enfin , s'arrêter com-  
me les autres , & se perdre dans  
un éternel oubli.

Il voit ce qui rampe , dans l'ob-  
jet le plus sublime ; l'endroit  
obscur , dans ce qui jette le plus  
d'éclat ; la partie foible , dans ce  
qui paroît le plus fort : & son  
imagination ne lui présente rien  
d'éblouissant , que sa raison n'en  
découvre tous les défauts.

Il voit la terre , comme un  
point dans l'espace immense ; la  
série des siècles , comme un inf-  
tant dans la durée éternelle ; &

*Partie II.*

L

la chaîne des actions des hommes, comme les traces d'une nuée de mouchérons dans les plaines de l'air.

Enfin, il respecte la vertu; & au reste, tout ce qu'il apperçoit autour de lui, aux plus petites nuances près, lui semble égal. Il n'estime rien, il ne méprise rien, il ne donne la préférence à rien, & s'accommode de tout.

On conçoit qu'un tel homme ne sçauroit être susceptible de toutes ces petites saillies de joie qui affectent les autres;



LES LENTILLES. 163

mais aussi il est à couvert de toutes ces petites mortifications qui les chagrinent si fort, & je crois qu'il y gagne.



---

---

**C H A P I T R E X V I I .****C H E M I N S O U S T E R R E .**

**I**L me reste une chose à te faire voir, poursuit le préfet de Giphantie : prépare tes yeux & tes oreilles, & ne t'effraye de rien.

Le ruisseau, dont nous avons suivi les bords pour arriver à l'Arbre fantastique, en reçoit plusieurs autres à droite & à gauche; &, comme s'il abandonnoit à regret un si beau séjour, après avoir formé mille plis tortueux dans la prairie, il s'élargit considérablement en la quittant,

CHEMIN SOUS TERRE. 165

& coule lentement vers son embouchure. En cet endroit, un foupirail, formé par la terre entrouverte, le reçoit & le transfère dans des canaux souterrains.

Nous arrivâmes au lieu où il a le plus d'étendue. Le fond étoit d'un gravois poli, & à peine couvert d'un pouce d'eau. Le préfet y entra, & je le suivis.

A peine eus-je fait quelque pas, que le fond me manqua : j'enfonçai, mais jusqu'à la ceinture seulement ; & je restai dans cette

situation, sans pouvoir regagner ni l'un ni l'autre bord. Ne crains rien, dit le préfet, & jouis tranquillement du dernier spectacle que je te réserve.

Je m'abandonnai donc à l'effort des eaux qui m'entraînoient; & bientôt j'entrai dans les excavations souterraines où elles se perdent. A peu de distance, le ruisseau qui m'emportoit se jette dans une rivière considérable, qui bientôt se jette elle-même dans un fleuve. J'étois transporté de courants en courants; je traversai des gouffres, des lacs, des mers, des abysses.

Tant qu'un foible jour m'éclaira, je contemplai l'organisation interne de la terre, & les travaux bruïants qui s'y exécutent. Ce n'est autre chose qu'un labyrinthe de cavernes immenses, de grottes profondes, de crévasses irrégulières qui se communiquent. L'eau, qui coule dans ces fouterreins, se répand quelquefois dans de vastes bassins où elle semble stagner; quelquefois elle s'engage dans des canaux étroits où elle coule rapidement; & se brise contre des rochers avec tant d'impétuosité, qu'elle fait le phosphore & jette des éclairs; souvent elle tombe

du haut des voutes avec un épouvantable fracas. L'œil ébloui croit voir les fondements de la terre chanceler; on diroit que tout se bouleverse, & retombe dans le chaos.

Quand la foible lumière, dont j'avois joui quelque temps, vint à manquer, je me trouvai enseveli dans une nuit profonde, dont l'obscurité ne fit qu'augmenter l'horreur où tout ce que je venois de voir m'avoit plongé. Un bruit affreux, mêlé du murmure des courants, du sifflement des gouffres, du fracas des torrents, jettoit le trouble dans

mon ame ; & mon imagination  
allarmée se formoit mille ima-  
ges effrayantes.

J'allai long-temps dans ces té-  
nèbres ; & je ne sçais combien  
j'avois fait de chemin, lorsqu'u-  
ne foible clarté vint frapper mes  
yeux. Elle ne ressembloit point  
à celle qui précède le lever du  
soleil ou qui suit son coucher ;  
mais à cette lueur lugubre qu'u-  
ne ville incendiée jette au loin  
dans l'ombre de la nuit. Je fus  
quelque temps sans voir quel  
en étoit le principe : enfin, je  
me trouvai à portée du plus ter-  
rible de tous les spectacles,

Une vaste embouchure me laissoit voir, dans une caverne immense, un abysme de feu. La flamme dévorante consumoit rapidement les matières combustibles, dont les voutes de l'abysme étoient imprégnées. Une fumée épaisse & mêlée de feux étincellants s'élançoit au loin. De distance en distance, les pierres calcinées tomboient par morceaux, & les métaux fondus formoient des ruisseaux enflammés. Quelquefois des rochers entiers, détachés du haut des voutes, donnoient issue à des eaux qui se précipitoient en bouillonnant. A peine l'eau tou-



choit aux matières calcinées & aux minéraux en fonte, qu'il se faisoit les plus terribles détonations : les concavités du globe en mugiffoient, leurs fondemens ébranlés s'écrouloient : & je conçus que telle étoit la cause de ces tremblements de terre, qui ont désolé tant de contrées & englouti tant de villes.

Bientôt je retombai dans la nuit ; car j'allois toujours. A chaque instant j'eusse été anéanti, si le préfet de Giphantie n'eût veillé sur moi. Je ne le voyois plus : mais ses promesses m'étoient présentes ; & les dangers

auxquels j'avois échappé me rassuroient sur ceux qui me restoient à essuyer. Peu à peu je repris de la confiance, & je me tranquillifai au point de faire quelques réflexions.

Hélas ! disois-je, je suis entré par un désert affreux dans le plus beau séjour du monde ; & j'en fors par des gouffres, des abysses & des volcans. Le bien & le mal se tiennent, se suivent & se terminent l'un par l'autre. C'est ainsi que se succèdent l'éclat du jour & les ténèbres de la nuit, les glaces des hivers & les fleurs du printemps, les ca-

CHEMIN SOUS TERRE. 173

reffes des zéphyr & les fougues  
des tempêtes. Cependant, de  
cet enchainement bizarre, se  
forme le spectacle enchanteur de  
la nature. N'en doutons point:  
dans l'univers, le physique, mal-  
gré ses désordres, est le chef-  
d'œuvre d'une intelligence sans  
bornes; le moral, malgré ses ta-  
ches, est digne de l'admiration  
du philosophe: & Babylone, avec  
tous ses défauts, est la première  
ville du monde.

Enfin, après plusieurs jours de  
ma navigation souterraine, je  
revis la lumière; je fortis de ces  
voutes affreuses; & le dernier

M I I

courant où je me trouvai me déposa sur une plage maritime. Aucun souffle ne troubloit la sérénité de l'air ; la mer calme se paroit des rayons du soleil levant ; & , comme une femme qui tend les bras & sourit tendrement à un époux cheri , la terre sembloit prendre une nouvelle vie au retour de l'astre dont elle tient sa fécondité. Peu à peu mes sens émus se calmèrent ; je regardai autour de moi , & je me trouvai dans ma patrie ( Nord-ouest ) à six cents stades de Babylone , à laquelle j'adresse & dédie ce narré de mon voyage aventureux.

F I N.











S 108827

Ms 108827

X2577066





176 L'AUTRE CÔTÉ. &c.

ple, & envahit l'empire d'Orient;  
qu'il occupe encore aujourd'hui.

Tel est le tissu désastreux de  
l'histoire abrégée du genre hu-  
main : la foule des détails n'est  
qu'une foule de malheurs moins  
célèbres. La totalité des nations,  
sur-tout des nations Européen-  
ne, est comme une masse de vis-  
argent, que l'impression la plus  
légère met en mouvement, que  
le moindre choc divise & sub-  
divise — & dont le hasard réunit

# GIPHANTIE.

SECONDE PARTIE.

